

*Et mettons-nous en forme de quinconce  
Pour surprendre les rendez-vous.  
Jean Cocteau In Opéra*

**L**a pièce est sombre. Au fond, des fenêtres profondes donnent sur des arbres, le ciel et un morceau de vallée... À gauche, à partir du milieu de la salle, s'élève une galerie, à peu près à un mètre au-dessus du sol. On y accède par quelques marches le long du mur du fond. Des tables en acajou verni lui donnent une allure luxueuse. Les murs du restaurant sont lambrissés de pin rouge du Canada, vernis, eux aussi. On croit y reconnaître des Bonnard, un Vallo-ton, une huile ou deux de Von Stuck, des toiles de Du Pasquier, un Spœri; peut-être, aussi, une aquarelle de Klee. Elle est mal placée, en contre-jour, entre les deux fenêtres du fond. On ressent un je-ne-sais-quoi de calme et de reposant. Une mystérieuse présence qui dort sous la surface des choses.

Une fois refermé, le vantail de la double porte de l'entrée, on peut bifurquer à droite, vers le bar qui luit de l'éclat de ses fioles comme autant de pierres semi précieuses - et qui forme, avec les quelques tables du

bas du restaurant, la partie proprement brasserie de l'endroit.

Ou alors, on va s'asseoir à gauche, dans le restaurant, après avoir frôlé un énorme bouquet sur un guéridon ancien, en bois doré, à côté du portemanteau de style bistrot.

Le bouquet est une savante composition de fleurs et de feuilles séchées, conservées à la paraffine, construit autour de sublimes ombelles de grandes ciguës : Hortensias, baguenaudiers, chardons, verâtres blancs, massettes, saponaires, coquerets... luisent doucement d'une seconde vie. Sans cesse réarrangé, rafraîchi par de nouvelles fleurs, c'est l'œuvre d'Agathe, la propriétaire. Elle est là, qui coud, ou brode sur une des banquettes pratiquées dans l'encoignure d'une des fenêtres du fond. Elle s'occupe sans regarder le minuscule vallon de l'Amour, qui descend une petite colline où s'accrochent quelques moutons qui se disputent une herbe rase et pelée en cette fin d'été. Une jument et son poulain, s'accrochent également, entre deux pommiers et trois cerisiers, sur la pente rapide qui file vers la vallée.

Une porte à droite du bar ouvre sur la cuisine. C'est une grande pièce claire, zébrée de pans d'ombre que taille deux jalousies de hautes fenêtres surélevées. Une grande table trône au milieu. Le piano et l'évier se trouvent à gauche en entrant. À droite, les placards, un buffet et des casseroles en cuivre qui pendent au mur. Dans le fond, un ancien saloir a été transformé en plan de travail.

Jean accommode les restes du pot-au-feu de la veille. Il a décidé de faire un miroton en plat du jour. Il n'attend pas beaucoup de monde, aujourd'hui. Tout juste quelques promeneurs et habitués. Il y aura Monsieur

Frankie, qui est le seul pensionnaire de l'établissement et, peut-être, Renan Berthoud.

- Monsieur Julien a fini son verre ! crie Agathe du coin de sa fenêtre sans quitter son ouvrage des yeux.

Jean soupire. Il prend la bouteille de dôle dans le cellier, verse trois décis dans un carafon en verre blanc et l'apporte dans la salle, non sans "tiper", au passage la grande caisse du bar. Il dépose le vin et son ticket devant l'homme que l'on n'avait pas remarqué en entrant et dont les vêtements en tweed râpé s'animent de quelques mouvements lents et nautiques.

- Encore des inondations! dit M. Julien, en baissant son journal pour regarder Jean lui remplir son verre d'une note gaie de rubis liquide.

- Merci!

- Service ! Huit nonante, s'il vous plaît. Permettez que j'encaisse. Il faut que je retourne aux cuisines préparer le déjeuner.

M. Julien pousse la somme, déjà prête, sur la table et retourne aux enfers de l'actualité internationale que dispense chichement La Tribune, entre les résultats du Loto, la photo de la fanfare de Dour et un reportage sur la Prairie ; la maison de vieux qui vient d'ouvrir une extension, prise sur le jardin du père Normand, décédé il y a un an...

De retour dans sa cuisine, Jean saisit une lourde sauteuse en acier chromé. Il la place sur un des feux du fourneau. Quentin lui a déjà préparé les oignons, les poireaux et les carottes. Il fait fondre doucement ces duxelles dans le beurre. Un bouquet garni attend... Il se dirige ensuite vers le buffet, hésite devant la lame argentée, effilée et son manche de bakélite noire, qui brille avec d'autres couteaux dans son tiroir. À chaque fois ou presque qu'il veut s'en servir, une espèce de

douleur lui perce le ventre juste avant qu'il ne s'en saisisse, comme si la lame effilée lui brûlait le mou de la panse. Il sort le couteau avec prudence, l'empoigne fermement dans sa main droite de peur qu'il ne lui échappe et se plante dans le sol ou dans son pied avec cette volonté qu'ont les objets de vous nuire. Cela fait quelque temps maintenant qu'il a compris le noir désir qui anime l'instrument pour une chair plus vivante que les pièces de boucherie. On dirait qu'une espèce de force attire l'outil hors de son tiroir pour se loger dans sa main. De là à ce qu'elle pénètre dans un corps, celui d'Agathe, par exemple...

Pourtant, la lame est docile. Elle découpe aisément le bouilli en fines tranches innocentes. Il peut alors la laisser de côté, sur la table, pour s'attaquer aux autres légumes avec un petit couteau. Mais, il ne sait pas pourquoi, il ne peut s'empêcher de toujours imaginer le poil rare et grisonnant du sexe vieillissant d'Agathe qui baille, ses grandes lèvres ouvertes comme de vieilles couennes, quand il débite les pommes de terre et les raves qu'il servira en garniture.

Jean lance maintenant la poitrine fumée sur le bloc à découper. Il tâte, cherche les adiposités. Il sépare la couenne du lard, débite le bacon en filets épais, puis en dés moyens. Il fait revenir le tout dans du beurre, avant de l'ajouter au reste de la préparation qui dore dans la sauteuse où il a aussi couché les tranches de bœuf.

Une fine sueur perle son front. Il se sert une rasade de blanc avant d'en mouiller l'appareil qui se met à bouillir violemment en dégageant un exquis nuage parfumé.

"Ça joue!" il pense, en réduisant le feu.

Il ne reste plus que les hors-d'œuvre à préparer, après avoir dressé plat, recouvert de chapelure, et mis le tout au four, à feu modéré, pendant trois bons quarts d'heure. (Ne pas oublier la sauce de la salade que Quentin a triée. Rafraîchir le plateau de fromages...)

"Ah! les desserts..."

- Jean!

Agathe ne se déplace jamais.

- Je viens...

M. Frankie est descendu de sa chambre. Il est assis au bar. Son drôle de chapeau sur la tête. Une espèce de panama élégant qui fait tache avec les casquettes de base-ball et autres couvre-chefs indescriptibles que portent les gens de la région.

Jean sort le journal de dessous le bar et lui donne, comme chaque matin. Puis il lui prépare le pastis sans alcool.

- Non, merci ! aujourd'hui, ce sera un Coca light, s'il te plaît. Coronne n'est pas là?

- Il n'est pas encore arrivé. Vous êtes en avance. Je me mettais seulement à préparer le plat du jour.

Mais M. Frankie n'écoute pas. Il est déjà absorbé par la lecture du Monde. Jean regarde l'étrange silhouette. On dit qu'il en a réchappé de justesse. De quoi ? Personne ne sait ! On l'aurait même laissé pour mort, avant de le sauver in extremis. En tout cas, c'est un type bizarre. Tout tordu. Pas vraiment aimable. Pas mauvais bougre, non plus. Mais, jamais une goutte d'alcool!

Il dit que ça le tuerait!

- Deux décis, s'il te plait!

C'est Berthoud. Jean ne l'a pas entendu entrer, occupé qu'il était à ranger le chenil que Quentin lui a laissé de la veille sous le bar .